

à propos de deux mythes malgaches du début du 17ème siècle (1)

PAUL OTTINO

A partir de deux mythes malgaches qui apparaissent comme un singulier amalgame de conceptions indo-iraniennes, indiennes et indonésiennes, je me propose de poser quelques questions relatives à l'histoire culturelle de l'Ouest de l'Océan Indien. Les mythes ont été recueillis par le missionnaire portugais Manoel d'Almeida en 1616-1617 dans l'Anosy, royaume de Matacassi (actuelle région de Fort Dauphin dans l'extrême Sud-Est de Madagascar). A cette époque le royaume de Matacassi se trouvait sous la domination de la dynastie des Zafindraminia laquelle se donnait pour origine la Mecque et Mangalore sur la côte de Malabar dans le Sud Ouest de l'Inde (COAM 2 : 49, Leitão 1970 : 240, COAM 8 (Flacourt) : 82-83, Ottino 1973).

L'histoire culturelle de Madagascar et des Comores ne peut être dissociée de celle de l'Océan Indien. La difficulté provient de ce que les grands foyers de civilisation qui ont exercé leurs influences sont nombreux : ensemble arabo-persan (et au delà, Méditerranéen), Inde aryenne et dravidienne, Indonésie. Les influences arabo-persanes venues du Golfe Persique autant que de la Péninsule Arabique sont pré-et post-islamiques c'est-à-dire antérieures et postérieures au 7^e siècle. Elles se sont exercées soit directement, soit médiatement au travers de la côte orientale d'Afrique ou au travers de l'Inde occidentale qu'il s'agisse de la partie nord par exemple du Gujarat ou de la partie sud : Mysore et Kerala. Les influences indiennes hindouistes ou bouddhiques ont agi de la même manière soit directement (sans doute au 12^e siècle, Ottino 1974) soit, pour la période comprise entre le 4^e et le 13^e siècle au travers de l'Indonésie occidentale hindouisée. Quant aux influences indonésiennes, elles ont été tour à tour pré-hindouistes, c'est-à-dire de tradition malayo-polynésienne, ceci jusqu'aux 4^e, 5^e siècles, hindouistes et bouddhiques de la fin de cette période jusqu'au 13^e, puis, ensuite, musulmanes (2).

Cette énumération permet de mesurer la difficulté d'une entreprise prétendant débrouiller l'histoire culturelle de l'Océan Indien. Il est évident que le

- (1) *Nous remercions Monsieur le Professeur Paul OTTINO d'avoir bien voulu autoriser la Revue Taloha à publier dès à présent cette première ébauche d'un texte qui indique une orientation actuelle de ses préoccupations et de ses recherches.*
- (2) *S'agissant ici du royaume de Matacassi il n'est pas nécessaire d'aborder le problème des influences proprement africaines à Madagascar suffisamment attestées par les traditions de populations de l'Ouest (par exemple Birkeli 1926) par le contenu sans équivoque de nombreux mythes et rites ou encore tout bonnement, par la structure des systèmes de parenté et d'alliance, semblables à ceux que l'on trouve de l'autre côté du Canal de Mozambique.*

présent article ne constitue qu'une tentative très limitée dans ce sens. Son seul intérêt consiste à soulever des hypothèses, lesquelles, examinées d'une manière méthodique, pourraient --je pense-- en l'état actuel des connaissances, être vérifiées ou infirmées. La démarche est simple et se propose :

- de dissocier les éléments constitutifs de ces mythes; de les rattacher à leur domaine de civilisation (au sens de Mauss) propre et, ceci fait, de les réintégrer dans les ensembles originels auxquels ils appartiennent.

- ceci m'amènera à discuter brièvement du problème général dy syncrétisme dans le Sud de l'Océan Indien.

- et finalement, pour répondre à la question de savoir si ce syncrétisme s'est constitué à Madagascar ou ailleurs, à reprendre à Anthony H. Johns son concept de "fringe culture" : "culture de frange", qu'il utilisait déjà pour Java (Johns 1964 : 97-99) et, à en étendre l'usage. Cette dernière proposition dépasse évidemment le thème de l'article pour ouvrir une nouvelle perspective : celle de l'Océan Indien conçu comme une aire de recherche spécifique.

DEUX MYTHES MATA-CASSI

Les deux mythes qui vont suivre sont extraits du tome 2 de la *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar* et du rapport de la mission de l'Anosy pour les années 1616-1617, rapport dont la rédaction est, comme il a été dit, attribuée au R.P. Jésuite Manoel d'Almeida (1).

1er Texte : Les naissances étranges des fils de Noé.

Le R.P. d'Almeida constate que *Anria Fatema* la *roandrian* de haut rang, épouse successive des frères Dian Raval et Dian Tsiamban, tous deux souverains de l'Anosy et mère de Don André, le futur Dian Ramach qui sera tué par les français de Flacourt dans sa capitale de Fanjahira en 1651, connaît le mythe d'Adam et d'Eve :

"Elle revient à Adam et Eve, disant qu'ils connaissaient très bien cette histoire, et elle se mit à me parler de ce qui s'est passé au paradis, de la façon dont le diable a trompé nos premiers parents et les a induits au péché. Puis elle me raconta l'histoire du Déluge, de Noé et de ses trois fils dont, suivant elle, descendaient tous les hommes, y mêlant quelques faussetés, attribuant par exemple la construction de l'arche à un homme de Fanjeira (Fanjahira) que Dieu avait chargé de cette mission et que les eaux du déluge auraient emporté au loin, affirmant que les trois fils de Noé étaient nés de trois furoncles que leur père avait à la jambe, entre le genou et le pied, et que c'est en grattant successivement chacun de ces furoncles qu'il leur avait donné le jour ..." (COAM 2 : 192).

Il est très souvent question aussi bien dans les traditions portugaises que dans les écrits de Flacourt de discussions théologiques. Je reviendrai sur ce point, pour l'instant, il suffit de s'attacher au thème de la naissance miraculeuse d'être humains ou non-humains à partir de la cuisse ou de la jambe. Ce thème se rencontre à Madagascar et, sous une forme moins précise en Inde, où il n'est pas toujours fait mention de furoncles ou de plaies.

(1) Je n'ai pas pu avoir accès à l'original portugais du texte de l'Almeida néanmoins s'agissant de thèmes mythiques, cela n'est pas gênant.

près d'un demi siècle plus tard, Flacourt donne la version malgache de la naissance d'Eve appelée Rahauva :

"Ce fut cause que Dieu le chassa du paradis et l'envoya sur la terre, où, étant, il lui arriva un abcès au gras de la jambe, qui lui dura dix mois, à la fin desquels l'abcès s'ouvrit, et en sortit une jeune fille " (COAM : 93-94).

Dans un autre mythe directement inspiré du Rg Veda, Dieu envoie un sommeil profond à Adam (identifié au démiurge Védique Purusa) et tire des différentes parties de son corps les femmes qui se trouveront à l'origine des différentes conditions sociales Maticassi. Dans la version malgache les mères appartenant à des conditions supérieures sortent respectivement de la tête, du cou, du côté d'Adam tandis que celles de conditions plus basses de sa cuisse, du gras de sa jambe enfin de la plante de ses pieds (COAM 8 : 14, Veda ed. 1967 500, Ottino 1974-).

Le thème est également attesté dans l'hindouisme védique et classique.

Ainsi l'histoire du ṛṣi (3) (sage, prophète) Aurva dont le nom contient la racine ṛpu qui signifie précisément cuisse puisque Aurva est né de la cuisse de sa mère de condition Brahmane laquelle, enceinte, avait ainsi dissimulé l'embryon pour le soustraire à la fureur des guerriers ksatriya. Au moment où ceux-ci découvrent sa mère, Aurva sort de la cuisse dans une clarté éblouissante qui les aveugle (Wilkins ed. 1974 : 461-462).

Une autre légende rapportée par Kennedy (Hindu Mythology) et reprise par Wilkins relate la naissance de Prithu père de Prithivi la déesse terre des textes védiques :

"Il y avait un roi nommé Venā, notoire pour sa méchanceté et sa négligence totale des devoirs religieux. Lorsque les Rṣi de cette époque ne purent plus supporter plus longtemps son impiété, ils le tuèrent. Mais alors un mal pire se produisit : l'anarchie prévalut, et, ils pensèrent qu'un mauvais roi est encore préférable à point de roi du tout. Par conséquent, ils frottèrent la cuisse de Venā d'où sorti un nain noir (réceptacle de l'impureté)... le cadavre était désormais pur, puisque tous les péchés étaient passés dans le corps de ce nain noir. Le bras droit fut alors frotté et il en sortit un beau prince resplendissant qui fut appelé Prithu et qui régna à la place de son père" (W.J. Wilkins ed. 1974 : 15).

2ème texte : Rahu, Raminia, le serpent mythique

Le deuxième texte amalgame de la même façon plusieurs thèmes différents :

" Le jour suivant, m'étant rendu à la petite maison où se trouvaient les trois frères de Dom André, Anria Cirivai, Anria Manifi et Anria Pinaris, après les avoir entretenus quelque temps des préceptes de la loi de Dieu, je leur ai demandé pourquoi, deux ou trois jours avant, pendant une éclipse de lune, ils s'étaient tous mis à crier à tue-tête : "Aluao, Aluao; ania vulamena, vula

(1) Dans tous les textes concernant l'Inde ou l'Indonésie hindouisée, j'ai re-tabli l'orthographe sanskrite. Ainsi u = ou ; ṛ se lit ri, ṣ, ch; c, tch, ś, se prononce comme le ich de l'allemand ou le i français de famille, n'est un ṛ rétroflexe. Par exemple ṛṣi sera richi; amṛta : amrita; candra : tchandra.

fuchi, angombe maro-marô, vare (1), etc ce qui veut dire "qu'il s'en aille ! qu'il s'en aille ! et toi, qu'il te plaise de donner de l'or, de l'argent, beaucoup de boeufs, de riz, etc." Ils me répondirent que, ce jour-là, un énorme serpent commençait à avaler la lune et que, s'ils n'avaient pas crié, il l'aurait avalé tout entière mais que leurs cris avaient fait lâcher prise au monstre, et qu'ils demandaient à la lune de leur envoyer de l'or, de l'argent, etc... (en reconnaissance du service qu'ils lui avaient rendu). Je n'ai pu m'empêcher de rire et leur ai demandé où était ce serpent. Sous la terre me dirent-ils. Lequel est le plus grand, du serpent ou de la terre ? C'est le serpent, car c'est sur lui que repose la terre" (COAM 2 : 193).

L'ASURA RÂHU MANGEUR DE LUNE

Berthier s'appuyant sur un manuscrit arabico-malgache (2) traite des présages tirés des halos solaires, de la lune dite *hinan-drao* (3) de la lune dite *harana*, enfin de la lune dite *ho monitra*.

"Lorsque la lune est vers son quizième ou seizième jour et, qu'à son lever, ou peu après, le bord supérieur est frangé, on dit que l'astre est *hinan-drano*" (Berthier 1963 : 56). L'auteur explique que *hinan-drano* signifie "mangé par Râo". Un Râo qu'il identifie "à Râhu le monstre mythique de la légende indienne" (ibid note 1 : 103). La lune *ho monitra* est la lune qui présente les mêmes caractéristiques lorsqu'elle se trouve au zénith. Quant à la lune *harana* elle serait ainsi dénommée à cause de sa couleur rouge brun, comparable à celle des perles dites *harana*. Ibid : 56 et suivantes, 103).

Ces termes ne se trouvent pas tels quels dans les dictionnaires. On peut toutefois noter - ce que ne fait pas Berthier - le sens qu'ils évoquent. Ainsi *raho* ou *rahona* qui signifie nuage exprime également l'idée de danger, de menace ou encore de quelque chose de sombre, d'inquiétant, de menaçant. La racine *harana* traduit aussi l'idée de rechercher, de poursuivre. Quant à *onitra* (racine de *monitra*) elle correspond à une situation qui empire, qui devient rapidement dangereuse (Richardson rééd. 1967). On ne peut-être que frappé par la concordance de ces notions qui, sur un autre plan, correspondent bien à ces états "pathologiques" de la lune menacée par Râhu.

Il s'agit bien d'une "légende" indienne passée également avec l'hindouisation en Indonésie mais qui, dans ce domaine, ne survit plus qu'à Bali (4)

A propos du breuvage d'immortalité *amṛta*, Covarrubias donne la version balinaise : (ma traduction).

"En relation avec cet elixir d'immortalité il y a une légende qui donne la cause des éclipses : le démon Kala Râhu vint une fois par curiosité donner un coup d'oeil au ciel (demeure des Dieux); là il vit un récipient de *amṛta* et, vit et d'un seul coup trancha la tête du démon. Kala Râhu avait pris une gorgée dans la bouche mais sa tête continua à vivre et, maintenant, en guise

(1) J'ai respecté la transcription du père d'Almeida ce qui veut dire que le u et le o non accentué correspondent au son ou.

(2) Le manuscrit n° 515 de l'Académie Malgache à Tananarive que je n'ai pu retrouver.

(3) En malgache o transcrit le son ou, ce qui veut dire (en français abstraction du h dont la prononciation en malgache est instable) que le malgache Rao se prononce sensiblement comme le sankrit Râhu.

(4) Je remercie Denys Lombard de m'avoir communiqué le texte de Covarrubias.

de survient une éclipse les Balinais sont effrayés et retournent tous chez eux pour faire tout le bruit possible, battant des kulkul, des récipients de lait, des tambours et des gongs, ceci pour effrayer et faire fuir la tête sans corps de Kala Rāhu et libérer le soleil ou la lune menacé(e)". (Covarrubias 1937, réédition 1965 : 299-300).

La version balinaise ne fournit qu'une explication partielle, à cet égard, la version indienne rapportée par Wilkins est déjà plus complète :

"Selon les notions populaires des hindous, au moment des éclipses Rahu dévore le soleil et la lune; ainsi dès qu'une éclipse est observée, la population fait un terrible bruit, soufflant dans les cors et frappant des tambours pour que Rahu restitue ces astres lumineux. La raison de cette coutume se trouve probablement dans l'histoire suivante : Rāhu était originellement un asura ou géant qui prit sa forme actuelle à l'occasion du barattement de la mer. Lorsque l'amṛta apparue, et que Dieux et démons étaient occupés à baratter la mer (1), Surya (le soleil) et Candra (la lune) qui se trouvaient assis l'un à côté de l'autre, avertirent Vishnu qu'un démon y avait goûté. Vishnu trancha immédiatement la tête du transgresseur mais comme celui-ci avait bu de l'eau d'immortalité, ni la tête, ni le tronc ne purent périr. La tête prenant le nom de Rāhu et le tronc de Ketu, furent placés dans le ciel comme ses phases ascendantes et descendantes. Rāhu obtint la permission de pouvoir à certaines occasions se venger de Surya et de Candra en s'approchant de ces dieux et de les "polluer" de telle manière qu'à ces moments leurs corps deviennent fins (thin) et noirs" (Wilkins ed. 1974 : 435-436).

Ce mythe sous ses différentes versions indienne, malgache et balinaise n'est qu'un épisode de la lutte des dieux veda (ou plus rarement sura contre leurs éternels rivaux également êtres divins : les asura (2)). Cette lutte forme la trame de toute la mythologie hindouiste et sous-tend les grandes épopées du Mahābhārata et du Rāmāyana. Dans la présente affaire les dieux n'ont pas le beau rôle. Menacés de perdre leur ascendance sur les asura, ils se tournent vers Brahma l'être suprême (dont Brāhma, avec un a long, Vishnu et Siva sont des manifestations) qui, sous la forme de Vishnu, (3) leur donne le moyen de triompher définitivement des asura : il leur suffira de boire de l'amṛta de breuvage d'immortalité qui s'obtient en baratant l'Océan. Mais pour cela ils devront associer les asura à toute l'opération étant bien entendu qu'en dépit des promesses expresses, ceux-ci, n'auront pas leur part

- (1) Le thème central dans la Mythologie indienne du barattement de l'Océan est donné avec des détails dans le Vishnu Purāna.
- (2) Le mot asura est souvent traduit par "démon" ou "géant" ce qui est impropre et proviendrait selon certains auteurs d'une fausse ethymologie : a (devant consonne) /an (devant voyelle) préfixe négatif, privatif, antinomique (Varenne 1971 : 44) exprimant l'idée contraire. Ainsi sura = dieu, asura signifierait "non-dieu", contraire de dieu. (Egalement mṛta : la mort, donnera a/mṛta : la non-mort, qui est, nous l'avons vu, le nom du breuvage d'immortalité enjeu de la lutte des Dieux et des Démons. (cf. également Renou, réédition 1968 : 134). En fait, cette interprétation a été combattue très tôt dès 1880 (Banergea, cité par Wilkins ed. 1974 : 437 et aussi récemment Dumézil 1968 : 221-222). En Indonésie les asura sont souvent appelés kala : kala Rāhu terme que Van Baal et autres traduisent par "minor démon" (Van Baal et Ali 1969 : 250, 156, 172).
- (3) Vishnu émanation avec Brāhma et Siva de l'être suprême Brahma est souvent dans sa lutte contre les asura un dieu décepteur

d'*amṛta*. La scène du barattement de la mer est représentée par un bas relief d'Angkor-Vat. Vishnu sous la forme d'une tortue fournit au fond de l'Océan le fondement stable sur lequel sera placé le mont Mandara, axe du monde. Le serpent Vāsuki s'enroule comme une corde autour du mont et, alternativement les dieux placés du côté du serpent et les *asura* du côté de la queue, impriment au mont Mandara un mouvement de rotation qui va faire jaillir les éléments de la création. L'opération réussit l'*amṛta* est obtenu. Immédiatement les *asura* tentent de s'en emparer mais Vishnu prenant l'aspect d'une femme d'une beauté fabuleuse distrait leur attention. Distraction fatale : les Dieux boivent l'*amṛta* (Wilkins ed. 1974 : 128-133, 141-144, 156, 435-436; Hebert 1963 : 224-225).

Raminia : l'écume de la mer et le feu du ciel.

Outre l'*amṛta*, le barattement de la mer avait produit la vache sacrée, Vārūni la déesse titubante ivre de vin, Parijata le merveilleux arbre du paradis, les Apsaras ou nymphe célestes, la lune, un poison sans rémission que les serpents s'approprient, enfin Srī : "la radieuse" encore appelée Lakshmi, l'épouse fidèle de Vishnu dans toutes ses incarnations, ou Jaladhijā : née de l'Océan, ou Haripriyā : l'aimée de Hari (puisque Hari : le sauveur, celui qui prend possession) n'est qu'un autre nom de Vishnu (1). Inconsciemment en ce qui concerne Raminia l'ancêtre éponyme des Zafindraminia dont nous parlons, j'avais associé le fait qu'il était né de l'écume de la mer, au barattage, l'écume étant le produit de cette opération. Si, donc, Raminia partage avec Srī et l'infortuné *asura* Rāhu, ce privilège d'être né d'une manière ou d'une autre de l'Océan, son dossier est plus complexe et orienté dans une autre direction (2).

Les données qui nous intéressent sont recueillies sur place dans le royaume de Matacassi par Flacourt et publiées dans son ouvrage sur l'histoire de Madagascar au début de la généalogie des Zafindraminia :

"Du temps que Mahomet vivait et était résident à la Mecque, Ramini fut envoyé de Dieu au rivage de la mer Rouge proche de la ville de la Mecque et sortit de la mer à la nage ... Toutefois ce Raminia était un grand prophète, qui ne tenait pas son origine d'Adam comme les autres hommes mais qui avait été créé de Dieu à la mer, soit qu'il l'ait fait descendre du ciel et des étoiles ou qu'il l'ait créé de l'écume de la mer" (COAM 8 : 82).

Renseignements vérifiés dans la même région, près de deux siècles plus tard (entre 1823 et 1830), par Leguével de Lacombe :

- (1) *Existerait-il une relation entre Hari indien et le -hari de Zanahary, Andriananahary (y et i même valeur le Dieu malgache ?)*
- (2) *Il n'est pas du tout certain qu'il existe une relation entre l'écume de la mer ou de l'océan de Raminia et l'Océan de la tradition purānīque indienne où de surcroît l'Océan baratté et souvent -(pas toujours)- un Océan de lait, spécification qui n'apparaît pas dans la "légende" de Raminia.*

"Les Zafféraminiens, me dit-il, sont les enfants d'un savant ombiache que Zanaar (dieu) chérissait et qu'il envoya sur les bords de la mer pour exécuter sa volonté... Zanaar l'avait formé de la portion la plus pure de l'écume de l'océan qu'il avait animée au moyen d'une étincelle du feu céleste que nous voyons briller dans les étoiles..." (Leguével de Lacombe 1840 : 180).

Cette dernière relation peu connue de la naissance merveilleuse de Raminia associée à la mer et au feu, renvoie directement à un très vieux thème indo-iranien et indo-européen que Dumézil à partir de l'hymne du R̥g Veda consacré à Apām Napāt retrouve jusqu'à Rome et en Irlande (Dumézil 1973 p.21-89). En Inde l'épopée de la Mahābhārata montre le dieu Feu découvrant le dieu Védique Indra dissimulé dans la tige d'un lotus qui pousse sur une île au milieu de la mer. La version iranienne est encore plus saisissante puisque Vahagn le correspond d'Indra de la dynastie Kayanide naît de la tige d'un roseau qui se trouve au milieu de la mer et s'en élance" sous l'apparence d'un jeune homme aux cheveux de feu" (Dumézil 1971 : 218-219 et ensemble du chapitre VII). Toujours en Iran, cette consécration paradoxale par le "feu dans l'eau" "cette" gloire lumineuse" suivant l'expression de Dumézil (1973 : 24) marque les princes élus de Dieu.

Dumézil re-situe le thème "du feu dans l'eau" et le renvoie à une période de la préhistoire indo-européenne extrêmement ancienne. Il nous faut toutefois préciser davantage et, sans prétendre entrer dans les complexités des mythologies iraniennes telles qu'elles se développent depuis le Mazdéisme jusqu'au Manichéisme, rappeler que le Dieu suprême de l'Iran antique : Ahura Mazda était en rapport avec une série d'êtres immortels d'abord Ohrmazd, puis les six Amesha Spenta. Ohrmazd est le créateur du *khvarnah* et le second des Amesha Spenta : Arta plus tard appelé Ashma est le protecteur du Feu auquel il a souvent identifié.

Ceci nous ramène à notre propos. Comme nous l'avons vu, Dumézil pour cette consécration par le "feu dans l'eau" a parlé de "gloire lumineuse" marquant les "princes élus de Dieu". Précisément, de Menasce rejette cette expression comme empruntée à une tradition toute autre, et explique que le *khvarnah* serait plutôt une sorte de "charisme" habilitant certaines catégories sociales à remplir leurs fonctions d'une manière privilégiée et exclusive" (de Menasce 1963 : 203). Ceci continue-t-il explique que par la suite, "l'Islam iranien a eu sa doctrine des *imâms* et son sens si aigu de la succession mohamédienne" (idid. : 203-204). Tout ceci est très important car nous touchons très précisément au fondement mythique de ce qui, à Madagascar, allait être le pouvoir des *Zafindraminia*, pouvoir à la fois faible et absolu qui devait étonner les observateurs européens. Parlant de Vahagn et le personnage surhumain à nature "ignée", Dumézil reconnaît en lui un *kavi*, vieille notion indo-iranienne qui évoluera en Iran vers celle de roi, en Inde vers celle de Brahmane. Ce qu'il est important de souligner c'est que dans le cas de *Raminia* et de la dynastie malgache des *Zafindraminia* qui va suivre, cette disjonction du royal et du sacerdotal ne s'est jamais faite. Si *Raminia* est présenté comme un "prophète" (13) (le sens du mot sans-

(13) Ferrand (1902 : 199) va beaucoup plus loin puisque expliquant l'étymologie du nom de *Raminia*, il le fait dériver de *amîn* "le loyal", "le fidèle" qui n'est autre que le surnom donné à Mahomet pendant sa jeunesse. Cette identification rend compte des idées de Ferrand selon lesquelles la légende de l'origine des *Zafindraminia* ne serait rien d'autre qu'une transposition de l'Hégire (plus loin).

krit şri), un "ombiache" (mots modernes : *ombiasy, omasy ou masy*) dont le sens est "homme saint" ou simplement "saint" ses descendants seront tout à la fois des chefs spirituels -largement magiciens- et temporels même si, effectivement, le premier pouvoir sera toujours beaucoup plus significatif que le second.

En résumé ce qui apparaît de cet excursus est que le personnage de Raminia associé à "l'eau et au feu", marqué du khvarnach est nettement Indô-irānien.

Le serpent mythique

Dans la version malgache, l'*asura* Rāhu est assimilé au serpent d'eau ou *Naga*. Il s'agit à nouveau d'un cas d'amalgame caractérisé, opérant ici à partir de conceptions indiennes et de conceptions spécifiquement indonésiennes antérieures à toute influence hindouiste que l'on retrouve aujourd'hui dans les parties de l'Indonésie qui, historiquement, ont peu été pénétrées par l'hindouisme et par l'Islam. Au *Naga* indien correspondrait plutôt à première vue, le *fananimpitoloha* (le serpent, dragon à sept têtes) malgache (14).

Le serpent d'eau auquel font allusion les Zafindraminia, renvoie nettement quant à lui à la conception indonésienne pré-hindouiste des trois mondes superposés et de la lutte du monde supérieur contre le monde inférieur ; le monde moyen, celui des hommes étant, inconfortablement, pris entre les deux. La conception indonésienne est différente de la conception indienne selon laquelle les trois mondes superposés sont (de bas en haut) : la terre, le ciel et le ciel empyrée domaine des êtres divins.

Les thèmes indonésiens paraissent se retrouver dans toute l'Indonésie (pour les Toba Batak de Sumatra les anciens travaux de Warneck : 1909 et plus récemment Tobing : 1956 ; pour les Ngaju-Dayak de Bornéo : Schärer, 1942, 1946). Dans cette lutte du monde supérieur contre le monde inférieur, le premier est symbolisé par un oiseau (souvent un bucceros) tandis que le second s'identifie au serpent d'eau ou *naga* assimilé au dieu du monde inférieur (Stöhr 1964 : 177-178). Partout en Indonésie le serpent d'eau supporte la terre ainsi que, de l'autre côté de l'Océan Indien, à Madagascar, les Zafindraminia l'expliquaient au père incrédule.

(14) Ceci n'est qu'une hypothèse (cf. Dahle, ed. édition 1971 : 166, 125, 198. Van Gennep ne parle pas de Rāhu ou Rao, mais fait allusion à "un grand serpent mythique à sept têtes (ce serait donc bien le fananimpitoloha) long de plusieurs kilomètres et qui disparaît dans la mer pour ensuite bondir au ciel". (Van Gennep, 1904 : 278). Il s'agirait bien dans ce cas dans la tradition indonésienne du serpent mythique et du thème de la guerre des mondes ce qui détruirait mon hypothèse.

LES TROIS MIGRATIONS SUCCESSIVES SELON FLACOURT ET LE SYNCHRETISME ZAFINDRAMINIA.

Les Zafindraminia et les Zafikazimambo.

Les relations portugaises, hollandaises et françaises nous ont laissé de nombreux documents sur la dynastie des *Zafindraminia* dont les représentants eux-mêmes déclarèrent aux premiers missionnaires portugais provenir de la Mecque et de Mangalore sur la côte sud-occidentale de l'Inde (COAM 2: 49 Leitão : 240). Ces affirmations sont à la suite confirmées à plusieurs reprises soit les dires des intéressés, soit par des manuscrits arabico-malgaches (cf. Ferrand 1902 : 185, 230). Ainsi vers 1650, Flacourt après avoir présenté la généalogie des Zafindraminia estime que leur arrivée à Madagascar remonte à 500 ans environ, donc, au douzième siècle. Flacourt est très clair à plusieurs reprises dans ses écrits et insiste sur le fait que la migration des Zafindraminia est distincte d'une seconde migration d'islamisés connus sous le nom de Zafikazimambo qui sont des "écrivains envoyés à Madagascar par le calife de la Mecque pour instruire ces peuples" (COAM:8 13-14, Ottino 1974).

En dépit des données formelles rapportées par les traditions propres des Zafindraminia ainsi que par les témoignages sans ambiguïté des premiers observateurs (Manoel d'Almeida, Luis Mariano : 1616; Cauche 1651 ; Flacourt 1658) et d'impossibilités chronologiques (le Califat de la Mecque disparaît en 656 !) les auteurs de la fin du 19^e siècle, à l'exception de Grandidier, (Grandidier 1908 : 137, 140) ne peuvent se résoudre à accepter la version Zafindraminia d'une origine au moins partiellement indienne. G. Ferrand nie le passage par l'Inde et comme je l'ai déjà signalé, voit dans le mythe historisé de l'origine des Zafindraminia une transposition de l'Hégire, (1902: ibid.) quant à Gervéy, il pense que Mangalore n'est autre que Mogadiscio en Somali (Gervéy 1870 : 128 réédit. 1972 : 37).

Les Zafe-Hibrahim.

Un retour aux textes de Flacourt soulève un autre problème, la présence à Madagascar avant l'arrivée des Zafindraminia et des Zafikazimambo, d'une première couche de migration : celle des descendants d'Abraham, les *Zafe-Hibrahim* qui peuplèrent le Nord et centre Est de l'île depuis le sud de l'actuel Tamatave jusqu'à la baie d'Antongil.

Flacourt nous apprend que, *"bien que pratiquant la circoncision les Zafe-Hibrahim n'ont aucune tâche Mahométisme ne connaissent Mahomet ni ses califes et réputent ses sectateurs pour Cafres (1) et hommes sans loi, ne mangent point et ne contractent aucune alliance avec eux. Flacourt explique encore qu'il célèbrent et chôment le samedi et non le vendredi comme les Maures... qu'ils n'ont aucun non semblable à ceux qu'ils portent (qu'ils ont retenu le nom de Moïse, d'Isaac, de Joseph, de Jacob et de Noé"* (COAM 8: 12-13, 147). Deux chapitres consacrés à la région s'étendant de l'actuel Tamatave à la Baie d'Antongil et à l'île de Sainte Marie ou Nossi Hibrahim contiennent des détails très précieux sur les Zafe-Hibrahim décrits comme une communauté idyllique, paisible et laborieuse, différente à tous égards des Zafindraminia du royaume de Matacassi (COAM : 46-52, 54-57).

(1) Au sens arabe du temps : *kâfir* sans religion, non musulman; sens qui se retrouve dans les écrits portugais et français des 16^e et 17^e siècles.

Un détail, d'ailleurs bien singulier, placé tout au début de la généalogie des Zafindraminia telle quelle est rapportée par Flacourt est extrêmement intéressant. Il est dit que Rahadzi, poursuivant son frère Rakoube depuis l'Inde jusqu'à Madagascar et échouant son navire à "Lamanouffi terre des Ambohitsmenes" (légèrement au nord de Mahanoro d'après Grandidier 1908 : 133) pour apprendre que son frère avait débarqué plus au sud de Mananzara (Mananjary) lui dépêche en hâte un messager qui arrive trop tard mais qui aperçoit :

"des chrétiens, sur les bords de la rivière qui lavaient leurs chemises (?) il les aborda et s'enquêta d'eux de Racoube et des siens ; ils lui dirent qu'ils étaient bien loin et qu'ils s'en étaient tous allés dans la terre vers les montagnes ; il fut bien accueilli des chrétiens, qui lui donnèrent à manger de ce qu'ils avaient, et lui firent présent de quantité de marchandises pour s'en retourner. (Il est à remarquer que ces chrétiens étaient d'un navire qui avait été échoué à la côte et que, quelque temps après, ils bâtirent des débris du vaisseau un autre navire, dans lequel ils s'en retournèrent)" (COAM 8 : 84).

Selon les estimations de Flacourt du reste très plausibles lorsqu'on considère les généalogies, Rahadzi et son frère cadet Rakoube, petits fils de Raminia, "né de l'écume de la mer" doivent avoir atteint Madagascar autour du 12^e siècle après être passés aux Comores. Dans ces conditions la présence de naufragés chrétiens (dont la générosité correspond bien peu à la détresse), est peu banale. Il ne peut selon toute évidence s'agir que de chrétiens venus de l'Océan Indien, soit de Coptes Ethiopiens, soit --avec plus vraisemblance-- de chrétiens Nestoriens venus du Sud de l'Inde (16), l'actuel Keraka où ils sont d'ailleurs toujours présents connus sous le nom de Syrian Christians (Karve ed. 1965 : 291-294 : 17).

Mon hypothèse est qu'il n'y a pas de raison que ces chrétiens fussent des naufragés, il est vraisemblable qu'il s'agissait tout simplement de Zafe-Hibrahim appartenant - en s'en tenant aux dires de Flacourt - à la première vague de peuplement dont Grandidier à la suite de cet auteur veut faire des israélites (COAM 8 : 12-13, 17 ; Grandidier 1908 : l'ensemble du sous chapitre "immigrations juives" 96-104). Si cette hypothèse était vérifiée par un ré-examen des sources dont nous disposons sur les Zafe-Hibrahim et un rapprochement avec ce qui est connu des chrétiens Nestoriens et de l'Evangile dit de Saint Thomas, (18) nous aurions affaire à trois couches successives :

Les Zafe-Hibrahim (chrétiens Nestoriens ?) installés dans le Kerala, sud ouest de l'Inde depuis les 4^e et 5^e siècles de notre ère.

Les Zafindraminia de la région voisine du Mysore sans doute en partie islamisés mais - comme ils le disent eux-mêmes - non entièrement puisque les *kâfir* sont nombreux parmi eux.

(16) D'après le nom du Patriarche de Constantinople en 428 (né en Syrie) qui fut déposé par le concile d'Ephèse en 431 comme hérétique.

(17) Il faut toutefois noter que les relations entre l'Ethiopie, la péninsule arabique et l'Inde n'ont jamais été interrompues.

(18) Inutile de préciser qu'une telle étude ne peut être faite que par des théologiens.

Les Zafikazimambo zélés musulmans dont le prosélytisme est à l'origine de la ré-inslamisation de l'ensemble du Sud Est de Madagascar. J'ai émis ailleurs l'hypothèse que les Zafikazimambo pourraient venir de Sumatra (Ottino 1974).

Les syncrétisme Zafindraminia.

Ces données peuvent apporter quelques lumières en ce qui concerne les Zafindraminia. Les premiers auteurs tiennent pour acquis le fait que les Zafindraminia étaient musulmans alors même que les propres traditions de ces derniers mentionnent sans cesse la présence parmi eux de *kâfir*, d'incroyants -- dans ce cas de nom musulmans--. En 1616 dans un texte, Luis Mariano est formel - (ma traduction)-.

"Ils sont maures et s'appellent musulmans, ils possèdent le Coran écrit en Arabe, ils ont des faquirs, un maître par lequel ils apprennent à lire et à écrire. Ils connaissent (savent) le Ramadan. Ils ne mangent pas de porc ils se circoncisent, quelques uns parmi eux épousent de nombreuses femmes, ils utilisent des petites écritures (charmes) qu'ils portent au cou ou sur la tête, ils sont de la couleur des indiens, des arabes et des javanais ; certainement, c'est admirable de voir comment jusqu'à maintenant ils se conservèrent si bien (Leitão 1970 : 240", COAM 2 : 49-50).

De son côté, le père d'Almeida remarque désabusé que *"ces malgaches tiennent beaucoup des Arabes et que leurs faquirs leur enseignent certains préceptes du Coran, mais ils connaissent fort mal leur religion et sont en réalité plutôt des fétichistes que des musulmans"* (COAM 2 : 193-194).

Il est certain que les "maures" étaient très nombreux sur la côte occidentale de Madagascar, les traditions portugaises les plus anciennes du début du 16^e siècle, comme celle du début du 17^e (outre Luis Mariano et d'Almeida le journal de Paulo Rodrigues de Costa in Leitão 1970 : 47-192) ne laissent aucun doute à cet égard. Mais, il est tout aussi clair qu'ils s'agit de "maures" shirazo-whili venus de la côte de l'Afrique Orientale et tournés vers le Golfe Persique *qui, n'ont rien à voir*, avec les Zafindraminia ou les Zafikazimambo du Sud Est de Madagascar.

Les mythes présentés et plus encore, les relations européennes persuadent que l'ensemble des croyances des Zafindraminia procèdent d'un syncrétisme ou figurent les éléments les plus disparates ; indo-iraniens voire indo-européens très anciens mais encore (en dehors des traits indiens et indonésiens), d'autres traits qui évoquent, la tradition judéo-chrétienne pré-islamique. Le mythe présenté où il est question d'Adam et Eve, de Noé et de ses fils n'est pas significatif à cet égard mais les nombreuses discussions théologiques entre Zafindraminia et missionnaires portugais d'abord avec les français plus tard, les offrandes faites au grand étonnement de Flacourt -- au diable et à Dieu (COAM 8 : 89-90) rappellent directement la tradition iranienne dont nous avons parlé avec la dualité fondamentale du Bien et du Mal. Le bien étant rapidement indentifié à Ohrmazd, que nous avons déjà rencontré, le Mal à Ahriman dont la seule infériorité vis à vis d'Ohrmazd tient à ce que ce dernier peut percer à jour ces desseins les plus secrets. Outre cette tradition, les idées madécasses en évoquent une autre, dont nous avons également parlé, celle beaucoup plus récente de l'hérésie chrétienne de Nestorius avec la double nature de la divinité. La présence de ces idées chrétiennes doit être à mon sens rattaché aux Zafihbrahim (19) (voir page suivante).

La question suivante qui surgit immédiatement est celle du lieu où ont pu se produire ces syncrétismes. En ce qui concerne la ré-islamisation imputable aux Zafikazimambò, la réponse est claire : Madagascar. Cela ne doit pas faire oublier que déjà, lors de leur arrivée, les Zafindraminia possédaient une forte teinture d'Islam. La question est plus compliquée pour ce qui est du syncrétisme des idées chrétiennes et indiennes également contaminées par des notions musulmanes. Ce syncrétisme qui par la suite s'est, certes et sans doute aucun, développé sur place a très bien pu naître sur la côte de Malabar dans le Sud Ouest de l'Inde, carrefour international de l'Océan Indien d'où étaient originaires à la fois les Zafe-Hibrahim et les Zafindraminia surtout Mysore et Kerala. Le Kerala en particulier où se trouvent encore de nos jours, nous l'avons vu des communautés de Syrian Christian, c'est-à-dire, de chrétiens Nestoriens, abrite également une autre communauté aberrante : celle des Maplas ou Moplas, communauté musulmane installée dans cette région très anciennement, bien avant l'islamisation de l'Inde qui s'effectue à partir du 13^e siècle. Les deux communautés vivant de la même façon isolées, repliées sur elles-mêmes (Karve 1965 : 291-294).

Comme si cela n'était pas suffisamment complexe, il faut signaler que l'Inde du Sud et Ceylan passages obligés entre les parties orientales et occidentales de l'Océan Indien ont, de tout temps été exposés aux influences indonésiennes aussi bien qu'arabo-persanes (pré-et post-islamiques). Pour dissiper tout doute, il suffit de se reporter aux descriptions qu'Ibn Battûta donne au 14^e siècle de l'ensemble de la côte de Malabar et, particulièrement, du port de Calicut (l'actuel Kozhikode) qu'il compare à Alexandrie (Ibn Battûta rééd. 1969 : tome IV : 1-109) et plus tard, à la fin du 15^e et au début du 16^e siècle à celles des premiers navigateurs portugais découvrant cette vaste Méditerranée qu'était l'Océan Indien. La présence d'indonésiens dans cette région est constante, d'abord jusqu'aux 4^e et 5^e siècles d'indonésiens non-hindouisés de tradition malayo-polynésienne et ensuite, avec le développement de la Thalassocratie de Crivijaya, d'Indonésiens hindouisés avant d'être, à partir des 13^e et 14^e siècle, convertis à l'Islam. (Présence de pirogues à balancier Deschamps éd. 1965 ; carte 15, Grottanelli 1955 : 336-338). En 1292 ou 1293 l'italien Giovanni de Montecorvine décrit vingt ans avant Marco Polo les navires de l'Océan Indien qu'il observe sur la côte (orientale) du Coromandel "cousus avec des fibres de cocotier et munis d'un gouvernail... d'étau de bot, dont la Chine faisait usage bien avant l'Occident" (Mollat 1969 : 17).

Je n'entends pas comme je viens de la faire pour rendre compte de la présence de traits "judéo-chrétiens" dans la tradition malgache, suggérer que les traits indonésiens pré-hindouistes relevés dans les mythes malgaches aient été introduits, déjà, depuis l'Inde. Plus vraisemblablement - tout au moins en l'état actuel des connaissances - ils proviendraient de la première vague in-

(19) Un élément peut être fortuit ou au contraire significatif qu'il faut relever est la présence dans tout le Sud de Madagascar du motif de la croix. Dès le début du 17^e siècle les portugais remarquent les croix en laiton que de nombreux roandrian de la suite du roi Tsiamban portent en autour du cou en guise d'ornement, ou mieux encore, tatouées sur la poitrine. Ces croix, les portugais en attribuent sans hésiter l'introduction à leurs compatriotes naufragés dont ils sont à la recherche (COAM 2 : 51-53, 71, 78 ainsi que notes des p. 182 et 185.

donésienne parvenue très tôt à Madagascar peut être avant les Zafe-Hibrahim de Flacourt, et que Rakoube l'ancêtre des Zafindraminia du royaume de Maticassi, fuyant son frère, rencontre sur les hautes terres centrales de Madagascar. Ces indonésiens, si l'on considère leur langue (Dahl : 1951) quelques principes de leur organisation sociale et leurs conceptions relatives à la mort et aux doubles funérailles (Hertz : 1928), semblent être pré-hindouistes et présenter beaucoup d'affinités avec la région Bornéo/Célèbes (20).

LE CONCEPT DE CULTURE "DE FRANGE"

Pour le Centre de Java le Babad Tahah Jawi, chronique officielle du royaume de Mataram (1582-1749) présentant la généalogie des princes régnants, en fait remonter l'origine à Adam, mais cela au travers d'une lignée mêlant les prophètes musulmans et les dieux hindouistes ! Rien de plus étrange en somme que le premier texte allant d'Adam et Eve aux fils de Noé nés de furoncles de leur père. Pour expliquer la grossièreté de pareils syncrétismes qui, dans le cas de la généalogie javanaise, n'ont une valeur que symbolique, l'historien Anthony H. Johns introduit le concept de "culture de frange" (*fringe culture*) qu'il applique aux populations côtières de Java lesquelles, éloignées des centres raffinés des royaumes hindouisés subissent fortement à partir des 13^e et 14^e siècles l'influence d'un Islam véhiculé par des marchands indiens venus de l'Inde ou par des indonésiens convertis pour la plupart hors de Java. Cela aboutit à un syncrétisme d'une double tradition sous ses formes populaires : hindoue-javanaise et islamique (Johns 1964 : 91-99). Compris de cette manière, le concept pourrait légitimement être étendu à l'ensemble de l'Insulinde littorale depuis la Malaisie jusqu'aux Philippines, de même qu'il serait tout aussi justifié de l'appliquer (d'une manière plus spécifiée en tenant compte des substrats locaux relevant de cultures appartenant à différents domaines) à cette culture-*franca* au sens où l'on parle de *lingua franca* à composantes arabo-persanes, goujerati, indiennes et indonésiennes, familière aux archéologues des emporiums africains et asiatiques de l'Océan Indien. A cet égard, des régions isolées et "rustiques" si on les compare aux brillantes civilisations de Ceylan de Java ou de Bali, comme Madagascar, les Comores et peut-être les Maldives, prennent une importance considérable, dans la mesure même où leurs organisations sociale et politique, leurs idées religieuses et leurs mythes, attestent avec certitude de contacts, d'amalgames et de syncrétismes, dont l'histoire et les hommes ont perdu jusqu'au souvenir ; derniers témoins insulaires de l'existence de cette "culture de frange" océanienne dont le contenu à certes changé aux différentes époques historiques mais qui a toujours rempli sa fonction essentielle de culture de communication.

(20) Les mouvements des Indonésiens s'expliquent très bien par le concept de ranto (en malgache, rantu, même prononciation en malais) défini comme suit : "Trade, commerce, traffic, Used of a journey to a distant part for commercial business" (Richardson 1885, réédition 1967) ou encore : "Action de commercer, de trafiquer en pays lointain, d'aller chercher quelque chose au loin" (R.P. Abinal et Malzac, édition 1970). Sur ces concepts et institutions typiquement indonésiens J. Siegel : 1969 : 48-67).

Loin d'admettre la thèse de voyages accidentels ou des naufrages, qui, bien évidemment, se sont produits fréquemment du fait de la précarité de la navigation dans l'Océan Indien, précarité signalée par tous les auteurs et reflétée dans les croyances aussi bien que dans la littérature (21), mon hypothèse est que le peuplement par des marins et des commerçants des îles de la côte d'Afrique, des Comores ou de Madagascar, a dû se faire en toute connaissance de cause dans les limites d'un univers bien connu et ceci à partir des emporiums cosmopolites de l'Océan Indien dont je viens de parler, largement ouverts à toutes les influences africaines et asiatiques.

Sans doute est-ce là le seul intérêt d'un concept aussi vague que le sont actuellement du moins nos connaissances. A mon sens son avantage est de forcer l'attention vers une étude de ces régions clés de l'Océan Indien et du rôle que chacune d'elles a effectivement joué aux différentes époques historiques, lesquelles, tour-à-tour, virent se succéder ou se combiner, d'une manière pacifique ou moins pacifique les hégémonies indonésiennes pré-hindouistes, indiennes et indonésiennes hindouisées, arabo-persanes et plus généralement à partir du 13^e siècle islamiques.

(21) Cf. par exemple les cultes adressés au Bouddha Dîpankara (dont le nom contenant le terme *dîpa*, *dvîpa* qui signifie îles) protecteur des gens de mer (Foucher 77-84 cité par Coedès : 1964 : 40, note 4). Coedès 1964 : 49 ; Levi : 1929 : 19-39 ; 1930 : 282 ; 1931 : 173-371), dans un tout autre genre, les aventures de Sinbad le Marin des Mille et une Nuits.

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL(R.P.) et MALZAC (R.P.)
éd. 1970 : *Dictionnaire Malgache-Français* ; Paris.
- BERTHIER H.
1933 : *Notes et Impressions sur les Moeurs et Coutumes du peuple malgache* ; Académie Malgache, Tananarive .
- BIRKELI E.
1926 : *Marques de boeufs et traditions de race : document sur l'ethnographie de la côte occidentale de Madagascar - Oslo Bull. n°2 du Oslo Etnografiske Museum.*
- CAUCHE F.
1641 réédité dans :
COAM : 7 : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar* : Paris.
- COEDES G.
éd. 1964 : *Les Etats Hindouisés d'Indochine et d'Indonésie.*
- COVARRUBIAS Miguel
1937 rééd.
1965 : *Island of Bali - New-York.*
- DAHL O. Chr.
1951 : *Malgache et Maanjan, une comparaison linguistique*
Oslo.
- DAHLE L(ed)
éd. 1971 : *Anganon'ny Ntaolo - Tantara mampiseho ny Fomban-drazana sy ny finoana sasany nananany.* Antananarivo.
- DESCHAMPS H.
ed. 1965 : *Histoire de Madagascar -Paris.*
- Document inédit sur l'Océan Indien .
1974 : *comme domaine de Recherche CEDRASEMI/Océan Indien Tananarive (ronéoté).*
- DUMEZIL G.
1968 à
1971
1973 : *Mythe et Epopée.* (trois tomes) - Paris
- FERRAND G.
1902 : "La légende de Raminia" -*Journal Asiatique*- 9è série
XIX/2 185-230 ... Paris
- FLACOURT Et. de
éd. 1661
rééd. dans COAM 8 - *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* - Paris.

- GEVREY A.
1870
réédition
ronéotée
1972 : *Essai sur les Comores* - Pondichéry/Tananarive
- GRANDIDIER A. et G.
1908 : *Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar*
VoL.IV. *Ethnographie de Madagascar. Tome premier : Les*
Habitants de Madagascar - Paris -
- GRANDIDIER A., ROUX Ch., DELHORBE Cl., FROIDEVAUX, GRANDIDIER G.
1904 : *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar.*
Tome 2 (entre autre) : *traditions portugaises, tome 8 :*
Histoire de Madagascar de Flacourt.
- GROTTANELLI V. L.
1955 : *Pescatori dell'Oceano Indiano.* Roma.
- HERBERT J.
1963 : "Les Mythologies de l'Inde" in *Mythologies* (221-269)
Paris.
- HERTZ R.
1928 : *Mélanges de Sociologie Religieuse et Folklore* - Paris.
- Ibn BATTUTA
1969 : *Voyages d'Ibn Battûta* - tome IV - texte arabe et fran-
çais édité par V. Monteil. Paris.
- JOHNS A. H.
1964 : "The Role of Structural Organisation and Myth in Java-
nese Historiography" in *Journal of Asian Studies* XXIV.
- KARVE I.
2e éd. 1965 : *Kinship Organization in India.* Bombay.
- LEGUEVEL de LACOMBE
1840 : *Voyage à Madagascar et aux Iles Comores* - Tome II.
Paris.
- LEITAO H.
1970 : *Os dois descobrimentos da ilha de São Lourenço manda-
dos fazer pelo vice-rei D. Jeronimo de Azevedo nos Anos*
de 1613 à 1616. Lisboa.
- LEVI S.
1937 : "Les marchands de mer" et leur rôle dans le Bouddhisme"
in *Memorial Sylvain Lévi.* Paris
- MENASCE (de) O.P.
1963 : "Mythologie de la Perse" - in *Mythologies* (200-219)
Paris.
- MOLLAT M.
1969 : *Grands voyages et connaissance du monde du milieu du*
XIIIe à la fin du XVè. Deuxième partie - L'Océan In-
dien et l'Afrique de l'Est. Ronéoté C.D.U. PARIS.

- GETTINO P.
1973 : "La hiérarchie sociale et l'Alliance dans le royaume de Mataccasi des 16^e et 17^e siècles", in *ASEMI*, IV, 4, pp. 53-89, Paris et *FANTAPA* n° 1 pp. 52 - 105 Antananarivo 1974.
- RENOU L.
éd. 1968 : *Grammaire Sanscrite* Adrien Maisonneuve. Paris.
- RICHARDSON Rév. J.
1885 réimpression
1967 : *A New Malagasy - English Dictionary*. Antananarivo. The London Missionary Society.
- SCHÄRER H.
1942 : "Die Vorstellungen der Ober und Unterwelt bei den Ngadju Dajak von Süd-Borneo". *Cultureel-Indie* 4 (73-81) Leyde.
1946 : *Die Gottesidee der Ngadju Dajak in Süd Borneo*. Leyde
- SIEGEL J.
1969 : *The Rope of God*. Berkeley and Los Angeles.
- STOHR W.
1968 : *Les Religions d'Indonésie* (traduit de l'allemand : *Die Religionen Indonesiens*) Paris.
- TOBING Ph. L.
1956 : *The structure of the Toba - Batak Belief in the High-God*. Amsterdam.
- VAN BAAL et AUTRES
1969 : *Bali, Further Studies in Life, Thought, and Ritual*. The Hague.
- VAN GENNEP A.
1904 : *Tabou et Totémisme à Madagascar*. Etude descriptive et théorique. Paris.
- VARENNE J.
1967 (éditeur) : *Le Veda, premier livre sacré de l'Inde*. 2 volumes. Verviers (Belgique).
1971 : *Grammaire du Sanscrit* - Presses Universitaires de France. Paris.
- WARNECK J.
1909 : *Die Religion der Batak*. Leipzig.
- WILKINS W.J.
2^e éd. 1880
réimpression
1974 : *Hindu Mythology, Vedic and Parāvic*. Curzon Press London.